

Revue européenne
des sciences sociales

European Journal of Social Sciences

Revue européenne des sciences sociales

European Journal of Social Sciences

XXXVIII-117 | 2000

Métaphores et analogies. Schèmes argumentatifs des sciences sociales

L'épistémologie de l'action et des croyances dans la philosophie évolutionniste de Herbert Spencer

Enzo Di Nuoscio



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ress/731>

DOI : 10.4000/ress.731

ISSN : 1663-4446

Éditeur

Librairie Droz

Édition imprimée

Date de publication : 1 février 2000

Pagination : 229-244

ISBN : 2-600-00409-2

ISSN : 0048-8046

Référence électronique

Enzo Di Nuoscio, « L'épistémologie de l'action et des croyances dans la philosophie évolutionniste de Herbert Spencer », *Revue européenne des sciences sociales* [En ligne], XXXVIII-117 | 2000, mis en ligne le 18 décembre 2009, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ress/731> ; DOI : 10.4000/ress.731

Enzo DI NUOSCIO

L'ÉPISTÉMOLOGIE DE L'ACTION ET DES CROYANCES DANS LA PHILOSOPHIE ÉVOLUTIONNISTE DE HERBERT SPENCER

RÉSUMÉ

Herbert Spencer peut être considéré à tous les égards comme un des protagonistes majeur de la tradition sociologique et épistémologique de l'individualisme méthodologique. Il a interprété la genèse et la transformation de la société dans son ensemble et des institutions sociales comme le résultat spontané de la composition des actions rationnelles subjectives à fins privées. Dans cette analyse, est prise en considération la rationalité de l'action et des croyances dont la démonstration constitue la première étape de l'explication donnée par Spencer des phénomènes sociaux. Pour Spencer, l'action est un acte rationnel dans le but d'atteindre un objectif et se fonde sur une ou plusieurs croyances. Ces dernières, même quand elles sont très éloignées de celles du chercheur – comme les superstitions – sont considérées comme rationnelles, en d'autres termes elles représentent les meilleures théories que ces individus ont à disposition pour faire face aux situations d'incertitude dans lesquelles ils se trouvent. L'individu qui agit selon ces principes se comporte rationnellement puisqu'il agit en cohérence avec sa perception de la situation.

INTRODUCTION

Dans l'introduction à *La Structure de l'Action Sociale*, Talcott Parsons n'hésite pas à déclarer que « Spencer est mort »¹, « victime de la revanche prise par le dieu jaloux de l'Évolution: en l'occurrence de l'évolution de la théorie scientifique »². D'après le sociologue américain, Spencer serait définitivement dépassé à cause de son individualisme « radicale »: « son extrémisme – écrit-il – fut seulement le résultat de l'exaltation d'une croyance relativement commune. Ainsi la vie économique serait réglée par un mécanisme automatique et autorégulateur dont le seul fonctionnement garantirait que la poursuite individuelle des intérêts et des objectifs conduit à la satisfaction maximale de tous »³.

En le condamnant durement, Parsons semble commettre dans une certaine mesure la même erreur qu'il impute, avec d'ailleurs un certain manque de rigueur, à Spencer⁴. En effet, il suppose une évolution unidirectionnelle et irréversible de

¹ T. Parsons, *The Structure of Social Action* (1937), New York, The Free Press of Glencoe, 1964, p. 3.

² *Op. cit.*, pp.3-4.

³ *Op. cit.*, p. 4.

⁴ Ayant changé de manière radicale son point de vue sur l'évolution qu'il défendait dans ses premiers écrits, Spencer soutient dans *Principles of Sociology*, que « comme tous les autres types de progrès, le progrès social n'est pas linéaire mais procède en suivant des directions diverses et qui

la connaissance scientifique au nom de laquelle il condamne sans appel l'individualisme du philosophe anglais, sous prétexte qu'il est dépassé. Au cours de la seconde moitié des années 30, en effet, quand l'œuvre de Parsons vit la lumière, l'hégémonie culturelle qu'avait exercé l'évolutionnisme de Spencer touchait à sa fin et les sciences sociales grâce au fondement « scientifique » offert par Durkheim, s'orientaient désormais vers un paradigme structuraliste dans lequel – néanmoins – le même Parsons ne se reconnaissait qu'en partie. D'autre part, la fin de la forte domination du structuralisme qui dans les sciences sociales montrait déjà les premiers signes de faiblesse dans les années 70, permet de douter fortement de la condamnation de Parsons.

Cependant, bien qu'on a assisté à la redécouverte de l'individualisme méthodologique au cours des vingt dernières années, ceci ne nous permet pas pour autant de considérer que Spencer est en bonne santé. Presque toujours négligé par les individualistes méthodologiques, son nom n'est presque jamais associé à ceux qui sont considérés à raison les *pères fondateurs* de l'individualisme méthodologique: des philosophes et économistes *écossais* du Dix Septième-Siècle aux économistes *austromarginalistes* et Popper, de Weber et Simmel à Boudon. Cette attitude vient peut être du fait que l'œuvre interminable de Spencer est principalement une énumération positiviste des phénomènes sociaux les plus disparates qui se sont produits au cours de l'histoire de l'humanité et dans tous les moindres endroits de la planète. A cette énumération s'ajoute une manie quasi-obsessive de comparer les organismes sociaux aux organismes biologiques; ces caractéristiques qui ont tout d'abord participé au succès de son œuvre, puis l'ont précipité grandement dans un oubli presque inattendu, constituent un obstacle de taille afin de montrer l'aspect innovateur de la pensée de Spencer.

En dehors de cette difficulté *hermeunautique*, l'œuvre de Spencer peut être considérée sans aucun doute comme une des piliers du courant qu'à partir de Schumpeter a été défini comme *l'individualisme méthodologique*. Le philosophe et sociologue anglais en effet fonde sa théorie évolutionniste de la société sur une méthodologie rigoureusement individualiste, interprétant l'ordre social comme un processus spontané qui se réalise grâce à la *composition* des actions subjectives à finalités privées. Il utilise des catégories méthodologiques – telle que la rationalité de l'action et des croyances, le *principe de rationalité*, le *principe de charité*, les conséquences non intentionnelles – qui représenteront ensuite les concepts-clefs de la méthodologie individualiste des années 80 et 90.

Dans cet article, sera prise en considération la première de ces catégories d'interprétation: la rationalité de l'action et des croyances. En effet, Spencer définit une théorie de la *rationalité limitée* qui fonde l'application de la prospective évolutionniste dans un cadre socio-historique. La démonstration de la rationalité des actions et des croyances – et donc l'analyse situationnelle qui l'accompagne nécessairement – constitue, suivant la logique de Spencer, le premier pas vers

peuvent se révéler divergentes » (Vol. II, p. 555.). En outre, ce *processus* d'évolution ne ressemble pas forcément à un *progès* au sens où il existerait une croissance des valeurs fondamentales de la vie en société parce qu'« il n'existe pas suffisamment de preuves pour démontrer que l'état sauvage a toujours été aussi sauvage qu'aujourd'hui. Il est possible et selon moi probable, conclut Spencer, que la régression ait été aussi fréquente que le progrès » (Vol. I, p. 30.); H. Spencer, *Principles of Sociology*, London, Williams and Norgate, 1893.

l'explication de la genèse et l'évolution des institutions sociales et politiques, lesquelles selon Spencer naissent et évoluent spontanément, grâce à l'agrégation des actions rationnellement choisies dans le but de satisfaire des objectifs éminemment « privés ».

1. – LA RATIONALITÉ DE L'ACTION

La « loi générale de l'évolution », qui pour Spencer gouverne le monde aussi bien « non organique » qu'« organique » exhibe une particularité fondamentale dans le monde « super organique », c'est à dire le monde des organismes sociaux. Cette particularité réside dans l'existence d'actions subjectives intentionnelles lesquelles, à travers une « causalité fertile »⁵, engendrent des phénomènes sociaux et en déterminent l'évolution. Les institutions sociales et politiques selon la perspective évolutionniste de Spencer, sont considérées comme des « résultats indirects et non intentionnels issus de la coopération d'hommes qui poursuivent séparément leurs objectifs privés »⁶; celles-ci ne « naissent donc pas d'une volonté délibérée »⁷.

Si les phénomènes sociaux ne sont pas le résultat intentionnel produit de la *composition* des actions individuelles, ces dernières en revanche, selon Spencer, sont le fruit de comportements rationnels orientés vers une fin dictée par les croyances ou par les systèmes de croyance. Quel que soit le phénomène social à expliquer, suivant la méthodologie de Spencer, il est nécessaire de reconstruire la chaîne causale croyances-actions-phénomènes sociaux, en étudiant en premier lieu les caractéristiques de l'action pour ensuite pouvoir examiner le lien qui unit l'agir individuel aux phénomènes collectifs. La première phase de cette procédure explicative est donc constituée par la recherche de la rationalité de l'action et en particulier sur le lien entre croyances et comportements.

La « conduite humaine », écrit Spencer, « doit être comprise comme l'ensemble des adaptations des actes aux fins, du plus simple au plus compliqué, quel que soit leur nature spécifique et considéré à la fois séparément et dans leur totalité »⁸. L'action est par conséquent dictée par un calcul moyens/fins que chaque

⁵ H. Spencer, *The Study of Sociology*, London, Library Edition, 1880, réédité par la Routledge/Thoemmes Press, London, 1996, p. 326.

⁶ H. Spencer, *Specialized Administration*, in « Fortnightly Review », December 1871, maintenant in ID., *Essays : Scientific, Political and Speculative*, London, Williams and Norgate, vol. III, 1891, pp. 403-404. Les trois volumes des *Essays* de Spencer ont été récemment réédités par la Routledge/Thoemmes Press, London, 1996.

⁷ H. Spencer, *Principles of Sociology*, cit., vol. I, p. 60. A. Whately dans une page de *Introductory Lectures on Political Economy* repris par Spencer, a écrit : « Nombre d'objets importants sont le résultat de la relation entre les actions non intentionnelles des personnes qui n'ont pas du tout conscience d'agir de concert; ces actions sont produites avec une telle certitude, un tel achèvement et une telle régularité, que même la plus diligente bienveillance guidée par la plus grande sagesse humaine, n'aurait jamais peut-être pu les obtenir »; cit. in H. Spencer, *Specialized Administration*, cit., p. 243.

⁸ H. Spencer, *The Data of Ethics*, I partie de *The Principles of Ethics*, London, Williams and Norgate, 1881-1893. La notion de « conduite », explique Spencer, « exclut tout action privée de but (...). La définition de la conduite qui en découle est la suivante : actes adaptés aux fins, ou bien l'adaptation des actes aux fins »; *ibidem*.

acteur effectue lorsqu'il se trouve dans une situation d'incertitude à laquelle il essaie justement d'échapper à travers l'action. « La force qui produit et qui met en mouvement tout mécanisme social, de contrôle, mercantile ou autre, – écrit Spencer dans *Over-legislation* – est une sorte d'accumulation du désir personnel. S'il n'est d'action individuelle sans désir, alors (...) il ne peut y avoir d'action sociale sans une somme de désirs »⁹.

Les individus confrontés à leurs propres contraintes d'environnement hiérarchisent leur désir et auront tendance à satisfaire à travers les actions ceux auxquels ils tiennent le plus¹⁰. Les désirs, les sentiments et de manière plus générale les croyances, sont donc la *cause* des actions subjectives. Et ceux-ci peuvent avoir cette fonction parce que même l'action subjective est soumise à une adaptation évolutive qui l'a transformée d'un acte simplement « instinctif » en une « conduite », en d'autre terme d'une réaction essentiellement biologique en un acte en grande partie culturel.

Les comportements humains sont généralement « des correspondances entre des changements intérieurs et les coexistences et séquences externes »¹¹, i.e entre les caractéristiques biologiques, psychologiques et culturelles de l'individu et l'environnement physique, social et culturel dans lequel il agit. L'action est donc une forme d'adaptation à l'environnement extérieur, et dans des situations très simplifiées celle-ci devient une « action réflexe », c'est à dire une réaction mécanique instinctive à un stimulus externe¹². Cependant, quand une telle adaptation consiste en relations « abstraites » et « non fréquentes »¹³ et « d'une complexité élevée »¹⁴, et pour cette raison, n'est pas compatible avec une dimension purement instinctive, l'acteur est alors contraint de développer à partir de sa propre expérience une « idée de l'action »¹⁵. En d'autres termes, celui-ci élabore une *représentation de la situation* dans laquelle il doit agir afin de pouvoir s'orienter dans un système d'interactions qui représente un certain degré de difficulté¹⁶. Naturellement, l'acteur n'est pas en mesure d'avoir une connaissance directe de toutes les

⁹ H. Spencer, *Over-Legislation*, in «The Westminster Review», July, 1853, réédité dans ID., *essays: Scientific, Political and Speculative*, cit. vol. III, p. 263.

¹⁰ *Ibidem*.

¹¹ H. Spencer, *Principles of Psychology*, London, Longman, 1855, réédité par la Routledge/Thoemmes Press, 1996, p. 564.

¹² « L'action réfléchi, explique Spencer, représentant la forme la moins développée de la vie psychique, a implicitement un rapport très étroits avec la vie physique »; *op. cit.*, p. 534. Cependant, « même dans celle-ci, nous pouvons percevoir l'accomplissement des stades primordiaux de la conscience »; *op. cit.*, p. 536.

¹³ *Op. cit.*, p. 566.

¹⁴ *Ibidem*.

¹⁵ *Op. cit.*, p. 567.

¹⁶ « Les cas de figures pour lesquels les actions plus complexes sont reconnues plus aptes aux circonstances complexes, écrit Spencer dans *The Data of Ethics*, nécessitent une coordination plus subtile, et par conséquent plus élaborée et consciente; jusqu'à ce que nous rendons compte à quel point les actions intellectuelles devenant des jugements, sont en même temps le fruit d'une grande élaboration et d'une grande délibération lorsque nous étudions les hommes barbares qui dans leur vie quotidienne prenant en compte beaucoup de données et de conditions adaptaient leur façon de faire aux diverses conséquences »; H. Spencer, *The Data of Ethics*, cit., p. 108.

données de la situation, et il est contraint de faire des prévisions plus ou moins incertaines, s'en remettant aux « inférences »¹⁷.

De telles situations qui pour l'individu présentent des *nouveautés* par rapport à son expérience accumulée, peuvent être affrontées selon Spencer seulement à travers une action plus évoluée qui se base sur un *calcul rationnel* grâce auquel l'individu cherche à l'adapter aux circonstances externes complexes. Et « une action ainsi produite n'est rien d'autre qu'une action rationnelle »¹⁸, laquelle – explique Spencer – « doit avoir toutes les caractéristiques essentielles d'une action consciente – doit simultanément démontrer qu'elle possède Mémoire, Raison, Sentiment et Volonté; car il ne peut exister aucune adaptation consciente d'un contexte intérieur à une situation externe sans que soient inclus tous ces éléments »¹⁹. En particulier, c'est la « volonté » – laquelle présuppose un « motif » à l'action – qui distingue l'action rationnelle, puisque celle-ci se développe nécessairement « à travers la complexité croissante et l'imparfaite cohérence des actions automatiques »²⁰. L'intentionnalité est donc une caractéristique incontournable de la rationalité de l'action.

Si les actions « instinctives »²¹ « se transforment graduellement en ce que nous appelons rationnel »²² afin de répondre aux exigences d'adaptation à l'environnement physique et surtout social et culturel²³, de la même façon, observe Spencer, une partie de ces actions rationnelles, « au fur et à mesure de leur répétition perpétuelle », deviennent « automatiques ou instinctives »²⁴. Une fois qu'une action donnée est devenue une solution efficace à une situation problématique, celle-ci sera sélectionnée à la longue sur la base de son efficacité pour atteindre un certain objectif constituant ainsi un patrimoine acquis de l'espèce. La sélection évolutive se charge ainsi de redistribuer à l'avantage de tous les *succès* les plus importants réalisés par les actions individuelles, qui de cette façon sont capitalisées par la *mémoire* biogenico-culturelle de l'espèce.

L'évolution des formes sociales vers des stades toujours plus hétérogènes favorise donc l'évolution de l'action partant d'une dimension purement biologique vers une dimension à dominance culturelle, qui se fonde sur un « raisonnement », à travers lequel l'acteur « connaît la majeure partie des coexistences et séquences circonstanciées »²⁵. Une telle argumentation se développe nécessairement dans un contexte culturel qui fournit à l'individu de la *matière première* pour son calcul. Chaque décision de croire ou d'agir mûrit en effet nécessairement dans le cadre d'un environnement culturel dont l'évolution permet de mémoriser et

¹⁷ H. Spencer, *Principles of Psychology*, cit., p. 570ss.

¹⁸ *Op. cit.*, p. 567.

¹⁹ *Op. cit.*, p. 613.

²⁰ *Op. cit.*, p. 619.

²¹ *Op. cit.*, p. 568.

²² *Ibidem*.

²³ « L'activité rationnelle, soutient Spencer, naît de l'activité instinctive lorsque celle-ci devient trop complexe pour être parfaitement automatique »; *op. cit.*, p. 569.

²⁴ *Op. cit.*, p. 571.

²⁵ *Ibidem*.

d'«accumuler de l'expérience»²⁶: les *a priori* sur lesquels se basent les comportements individuels sont donc *a posteriori* pour l'espèce puisqu'ils sont sélectionnés par la tradition. Ceci rend possible «l'évolution de chaque rationalité même dans ses formes les plus simples»²⁷.

Naturellement l'acteur puise dans le patrimoine des pratiques sociales et dans ce que Weber appellera «les habitudes consensuelles de penser et d'entendre», sur la base des propres catégories conceptuelles puisque «soutenir sans réserve l'idée selon laquelle avant l'expérience, l'esprit est un vide, équivaut à ignorer la question – d'où vient la faculté d'organiser l'expérience? D'où viennent les différentes graduations de cette faculté que possèdent les diverses races d'organismes et les divers individus à l'intérieur d'une même race?»²⁸.

2. – L'ACTION ÉVOLUTIVE ET LA GENÈSE DE LA MORALE

Les représentations des actions que les individus développent pour échapper aux situations d'incertitude très complexes sont évidemment destinées à évoluer au fur et à mesure que les systèmes d'interaction auxquels sont confrontés les acteurs se font davantage hétérogènes et complexes. Ainsi, une fois que les actes instinctifs se sont transformés en actions rationnelles, il est possible de distinguer parmi ces actions plusieurs degrés de rationalité en fonction de la prédominance de «sentiments présents», «représentatifs» ou «doublement représentatifs»²⁹. «Les sentiments – explique Spencer dans *The Data of Ethics* – ont un poids proportionnel à distance qui les séparent des sensations simples et des appétits simples en raison de leur complexité et de leur caractère idéal»³⁰. Mais avec l'évolution sociale et culturelle, «avec le développement de l'intelligence et avec la croissance du caractère idéal des motivations, les fins vers lesquelles les actions tendent, cessent d'être exclusivement immédiates. Les motivations les plus idéaliste concernent des fins toujours les plus éloignées»³¹.

Les actions socialement et culturellement les plus évoluées sont celles qui se fondent sur un raisonnement par lequel on cherche à prévoir dans la mesure du possible, «les probabilités des nombreuses conséquences, on calcule les sugges-

²⁶ *Op. cit.*, p. 574.

²⁷ *Ibidem*.

²⁸ H. Spencer, *Principles of Psychology*, cit., p. 580.

²⁹ H. Spencer, *The Data of Ethics*, cit., p. 109. «Avec l'évolution de la vie, explique Spencer, le caractère idéal de la sensibilité concomitante s'est accentué; parmi les sentiments produits de la composition des idées, en particulier les plus élevés et ceux qui se sont formés plus tard, on trouve les sentiments nouvellement composés ou doublement idéaux»; *ibidem*.

³⁰ *Ibidem*.

³¹ «Au fur et à mesure que l'on s'approche des genres les plus élevés, continue Spencer, les fins présentes deviennent davantage subordonnées aux fins futures qui sont l'objet de motivations idéales. De là naît une certaine presumption en faveur d'une motivation qui renvoie à un bien lointain aux dépens d'un autre qui renvoie à un bien proche»; *ibidem*.

tions tirées des données corrélatives, qui constituent le jugement sage »³². « Un des contrastes entre les sentiments développés sur le premier principe et les sentiments développés à partir de ce dernier – écrit le philosophe anglais – s’explique à travers leur différence en termes d’effets plus immédiats et effets les plus éloignés »³³.

Cet ensemble d’actions qui constitue le stade le plus évolué du comportement humain correspond pour Spencer à la catégorie des actions morales. Que les sentiments moraux aient une telle genèse explique Spencer, « est démontré par le fait que nous-mêmes associons à ces sentiments cette appellation selon qu’ils possèdent un degré plus ou moins élevé des caractéristiques suivantes : premièrement d’être doublement représentatifs ; ensuite d’être davantage en relation avec les effets indirects qu’avec ceux directs, et généralement avec les plus éloignés plutôt qu’avec ceux immédiats ; et enfin, de se référer à des effets qui sont principalement d’ordre générale plutôt que spécifique »³⁴.

Naturellement, selon l’analyse de Spencer « l’évolution des motivations et de l’action »³⁵, i.e des stratégies décisionnelles élaborées par les individus, est considérée comme un cas particulier de l’adaptation des actions aux fins et donc à l’environnement extérieur ; une telle adaptation pour Spencer n’est qu’une phase de cette « lutte pour l’existence qui a lieu aussi bien entre les membres de la même espèce qu’entre les membres d’espèces différentes »³⁶.

3. – DE BONNES RAISONS POUR CROIRE EN CE QUI EST FAUX : LES CROYANCES DES PRIMITIFS

Si à la base des actions individuelles il existe toujours des croyances, ces dernières seront *ipso facto* utiles³⁷ à l’individu comme partie intégrante du processus évolutif qui mènera aux comportements moraux. Toutes les croyances donc même celles qui se révéleront par la suite fausses et celles qui semblent à *première vue* irrationnelles, trouvent leur place dans cette analyse évolutionniste. Celles-ci sont

³² *Op. cit.*, p. 105. Les représentations à travers lesquelles on cherche à prévoir les conséquences « lointaines » de l’action, se sont accumulées grâce à la connaissance de résultats d’actes similaires dans la vie de l’individu, soumises à une conscience encore moins dotée de capacité de distinction et plus volumineuse due aux effets héréditaires des mêmes expériences vécues par les parents : ainsi se forme un sentiment à la fois puissant et vague » ; *op. cit.*, p. 121.

³³ *Op. cit.*, p. 110.

³⁴ *Op. cit.*, p. 122. « L’adaptation complète des actes aux fins est la configuration qui constitue et garantit à un certain moment la vie la plus évoluée, en largeur comme en longueur » (p. 34), et une telle adaptation est d’autant plus évoluée que l’action « est guidée par une motivation lointaine » (p. 110) ; *op. cit.*.

³⁵ H. Spencer, *The Development Hypothesis*, in « The Leader », 20 Mars 1852, maintenant dans ID., *Essays : Scientific, Political and Speculative*, cit., vol. I, p. 2.

³⁶ H. Spencer, *The Data of Ethics*, cit., p. 17.

³⁷ « Au lieu de négliger les superstitions de l’homme primitif en les considérant comme sans importance ou bien simplement dommageables, suggère Spencer, nous devons chercher quelle est leur fonction dans l’évolution sociale ; nous devons être prêts si, cela est nécessaire, à reconnaître leur utilité » ; H. Spencer, *Principles of Sociology*, cit., vol. I, p. 121.

considérées comme les meilleurs instruments dont les individus disposent ou qu'ils créent suivant la situation dans laquelle ils se trouvent afin d'atteindre leurs objectifs. D'après l'analyse évolutionniste de Spencer, il est certainement contradictoire dans les termes de juger une croyance irrationnelle parce qu'elle est caractérisées par des connaissances dépassées grâce au passage à une étape de développement successive.

De la même façon, les superstitions et les croyances des hommes primitifs qui se sont par la suite révélées fausses sont considérées comme « raisonnables »³⁸ puis que celles-ci « jouent le même rôle que toutes les autres croyances »³⁹. Un des devoirs les plus importants du chercheur en sciences sociales doit être justement celui de démontrer – à travers une étude sociologique du milieu dans le quel ces croyances se développent – la rationalité et la pertinence de telles croyances (ou actions). Une telle étude, explique Spencer, doit « partir du postulat selon lequel les idées primitives sont naturelles et dans le mesure où elles se vérifient, sont rationnelles »⁴⁰. Tout en évitant de commettre l'erreur de négliger les différences de contexte qui séparent l'homme moderne de l'homme primitif, il est nécessaire de considérer que les « lois de l'esprit sont partout identiques et qu'ainsi à partir des données dont il dispose l'homme primitif est capable d'en tirer des déductions rationnelles »⁴¹. Expliquer pourquoi l'« homme primitif adhère à certaines croyances ou pourquoi il accomplit une certaine action, signifie tout d'abord reconstruire les « données » dont il « dispose », mettant ainsi en évidence les différences cognitives et davantage la différence *circonstancielle* qui le sépare de l'observateur.

À l'homme primitif, explique Spencer, manquent certaines facultés mentales et cognitives importantes (facultés qui deviendront patrimoine commun de la civilisation) qui conditionnent fortement le résultat de son raisonnement. Ce dernier par exemple, « n'a aucune notion de ce que sont des *faits généraux*. L'idée d'une vérité générale comme commune à plusieurs vérités particulières (...) nécessite une faculté représentative plus élevée »⁴². Possédant une capacité cognitive très limitée, le primitif est donc dans l'« incapacité de transcender le concret »⁴³, de

³⁸ *Op. cit.*, vol. I, p. 98.

³⁹ *Op. cit.*, vol. I, p. 411.

⁴⁰ *Op. cit.*, vol. I, p. 98. L'adhésion de Spencer à ce *postulat de rationalité* lui a valu les critiques de Pareto. Bien que reconnaissant à Spencer le mérite d'avoir reconnu le poids des « sentiments » et des valeurs dans le cadre de l'action individuelle et des phénomènes sociaux, le sociologue italien accuse Spencer de rationalisme excessif. Proposant une explication rationnelle à n'importe quelle action ou croyance sur la base d'une théorie de la rationalité subjective, Spencer, aux yeux de Pareto, refusait à la base ce qui selon lui était une des distinctions fondamentales pour l'étude sociologique, celle entre « actions logiques » dictées par un calcul moyen/fin qui peut être *objectivement* partagé et les « actions non logiques » qui établissent des moyens uniquement adaptés *subjectivement* aux fins poursuivies, et qui pour Pareto ne peuvent être analysés en ayant recours à des théories « logico-expérimentales ». Spencer, aux dires du sociologue italien, « ne voit rien d'autres que des actions logiques » (p. 485), puisqu'il a élargi la catégorie de la rationalité jusqu'à y faire rentrer les actions qui, étant dictées par des valeurs et des sentiments qui échappent à toute explication objectivement rationnelle, sont considérées comme « non logiques »; V. Pareto, *Trattato di Sociologia Generale*, Editions de la Comunità, Milan, vol. II, 1964, spec. chap. III et V.

⁴¹ *Ibidem*.

⁴² *Op. cit.*, vol. I, p. 73.

⁴³ *Op. cit.*, vol. I, p. 84.

« remonter à partir de la notion d'objets individuels à celle de l'espèce et donc à celle des genres, des ordres et des classes »⁴⁴. En d'autres termes, celui-ci n'est pas en mesure de construire une *représentation* de la réalité, et par conséquent n'est pas capable d'élaborer et d'utiliser des idées abstraites ou générales dans ses stratégies décisionnelles. L'homme primitif, explique Spencer, « n'a ni notion de naturel et du non naturel, du possible et de l'impossible, ni celle de loi, d'ordre, de cause, etc... »⁴⁵.

Manquant de capacité d'abstraction, un individu doté de telles facultés cognitives ne peut pas concevoir l'idée d'une « cause impersonnelle »⁴⁶, ce qui signifie qu'il ne parvient pas à aller au-delà de la plus immédiate et plus banale situation quotidienne. « N'ayant pas d'autre mesure du temps que celle indéfinie fournie par les saisons, explique Spencer, n'ayant pas de souvenirs mais seulement des informations recueillies sans ordre et répétées par hasard dans un langage très imparfait, l'homme non civilisé ne peut avoir connaissance de longues séries. Seules seront comprises les successions pour lesquelles les antécédents et les conséquents sont suffisamment proches. Il est par conséquent impossible pour l'homme primitif de *prévoir des résultats distants*, ceci n'étant envisageable que dans une société stable qui a une mesure du temps et la maîtrise du langage écrit »⁴⁷.

En outre, « les idées générales et les idées abstraites » représentent elles-mêmes des postulats cognitifs préalables sans lesquels il est impossible de construire et

⁴⁴ *Ibidem*. « On peut rappeler, insiste Spencer à ce propos, que pour que l'idée d'une espèce se forme, par exemple l'espèce des truites, il est nécessaire de penser aux caractéristiques communes aux truites de dimensions variées; pour concevoir le poisson comme une classe, nous devons imaginer de nombreuses espèces de poissons de forme variée et voir mentalement la ressemblance qui les unit malgré leurs différences. On comprend dès lors que l'on remonte de la notion d'objets individuels à celle d'espèce, et donc à celle des genres, des classes, chaque avancée comporte une capacité majeure à regrouper par la pensée les nombreux objets avec une simultanéité approximative. En démontrant ceci, nous démontrerons pourquoi l'esprit du sauvage par manque de capacité représentative suffisante, s'épuise à la moindre pensée même la plus simple »; *op. cit.*, vol. I, p. 83.

⁴⁵ *Op. cit.*, vol. I, p. 413. « C'est seulement quand se forme une idée générale à partir de l'union d'une multiplicité d'idées spécifiques, note Spencer à propos de la notion de causalité, qu'au milieu de leurs différences apparaît leur caractère commun; c'est seulement quand on en dérive la capacité de mettre ensemble par la pensée ce caractère commun avec certains autres caractères également communs, que peut naître l'idée d'une relation causale; et c'est seulement quand de nombreuses idées causales ont été observées que peut naître le concept abstrait de relation causale »; *op. cit.*, vol. I, p. 84. Ceci requiert donc la capacité de « généralisation » et celle d'« abstraction » que les primitifs ne possèdent pas. Pour des individus semblables ce n'est pas l'« uniformité » mais la « pluriformité » qui est « la caractéristique dominante de l'ordre des choses ». En effet, explique Spencer, « les moyens pour reconnaître l'uniformité n'existent que s'il existe l'usage des *mesures* qui s'est développé avec le progrès social; et l'idée de *loi* ne devient possible seulement après une grande accumulation de résultats mesurés. (...) Le concept d'ordre naturel présuppose une progression en conséquence et comporte un haut degré de re-représentativité; et nécessite une grande divergence de l'action instinctive. La pensée ne peut avoir guère de *détermination* » et donc « l'idée de concordance ne peut se développer tant que les idées générales et les idées abstraites ne se sont développées et tant que la notion d'uniformité ne s'est développé simultanément à l'usage des mesures »; *op. cit.*, vol. I, pp. 74-75.

⁴⁶ *Op. cit.*, vol. II, p. 601.

⁴⁷ *Op. cit.*, vol. I, pp. 72-73.

donc d'utiliser d'autres notions extrêmement importantes comme celle de la *vérité*. Tant que de telles idées manqueront, explique Spencer, et tant qu'il n'existera pas d'« expériences » significatives, « d'égalité parfaite entre les objets, ou de parfaite concordance entre les informations et les faits, ou de prévisions parfaitement réalisées dans les faits, la notion de *vérité* ne peut apparaître claire »⁴⁸. En effet, celle-ci ne peut « s'envisager qu'après que soit devenue familière l'antithèse entre la concordance déterminée et la discordance déterminée; cependant les expériences de l'homme primitif la rendent difficilement familière »⁴⁹. Le concept de la vérité « étant celui qui représente la correspondance entre les pensées et les choses, nécessite un progrès à cette mesure »⁵⁰ et requiert donc « des représentations d'ordres plus élevé mieux adaptées à la réalité »⁵¹.

La notion de vérité est elle-même une notion indispensable pour l'élaboration de certains *styles* fondamentaux de raisonnement. « C'est seulement avec les progrès réalisés dans la découverte du concept de vérité et également du concept relatif de non vérité que le *scepticisme* et l'*esprit critique* pourront naître. »⁵² Privé de la notion de vérité et de « connaissances classées et rangées »⁵³, « le sauvage (...) ne dénote aucune incohérence entre n'importe quel mensonge absurde qu'on lui raconte et une vérité générale établie; pour lui, en fait, il n'existe pas de vérités générales établies »⁵⁴.

En outre l'absence d'idée de causalité et de vérité provoquant l'absence de « surprise rationnelle »⁵⁵, de « curiosité intelligente »⁵⁶ et d'« imagination constructive »⁵⁷ ne permet pas aux primitifs d'identifier comme *problématiques* les situations dans lesquelles ils se débattent. Par conséquent, ces individus ne peuvent adopter une attitude *critique* qui – bien que ne garantissant pas l'adhésion systématique à des croyances nécessairement vraies – est néanmoins un postulat indispensable à la *révision* des croyances acquises et donc à l'élimination de celles erronées.

Si l'on tient compte des caractéristiques cognitives du primitif, on comprend que ces croyances erronées doivent être considérées « comme des résultats normaux d'une certaine condition mentale »⁵⁸. Le primitif a ainsi de *bonnes raisons de croire en ce qui est faux*. Il adhère à des croyances douteuses ou infondées, et non pas à ce qui nous semblent être les superstitions les plus absurdes, et ceci pas parce que dans son raisonnement il ne respecte pas un certain *standard* de rationalité, mais *justement parce qu'il raisonne et agit rationnellement*.

⁴⁸ *Op. cit.*, vol. I, p. 75.

⁴⁹ *Ibidem*.

⁵⁰ *Ibidem*.

⁵¹ « Et son développement, continue Spencer, est la cause de la diminution de la crédulité primitive conséquence de l'action instinctive-liée »; *ibidem*.

⁵² *Op. cit.*, vol. I, p. 75.

⁵³ *Op. cit.*, vol. I, p. 85.

⁵⁴ *Ibidem*.

⁵⁵ *Ibidem*.

⁵⁶ *Op. cit.*, vol. I, p. 86.

⁵⁷ *Op. cit.*, vol. I, p. 87.

⁵⁸ *Op. cit.*, vol. I, p. 85.

4. – LA LOGIQUE DE SITUATION ET LE «PRINCIPE DE RATIONALITÉ»

Pour Spencer, nous pouvons parvenir à une explication correcte des croyances – même les plus éloignées des nôtres comme celles des primitifs – seulement si, dans la reconstruction de la *situation* dans laquelle elles se sont formées, nous prenons en compte la *distance de position* et *d'état cognitif* qui sépare l'observateur de l'observé. Nous devons par conséquent ne plus représenter le processus mental du sauvage "en des termes appropriés aux nôtres"⁵⁹.

Spencer délimite donc avec clarté une *logique de situation*, *latu sensu comprehensif*: le chercheur en sciences sociales doit faire un effort pour «comprendre le monde extérieur tel qu'il apparaissait à l'homme primitif»⁶⁰ puisque «c'est seulement en regardant les choses comme les regardait le sauvage – écrit le philosophe anglais dans *The Study of Sociology* – que nous pourrions comprendre ses idées, nous rendre compte de ses actes et expliquer les phénomènes sociaux qui en résultent»⁶¹. Et, s'il n'est pas possible de réaliser cette opération «à travers un processus direct»⁶², il est nécessaire de le faire à travers un «processus indirect»⁶³, en procédant à une reconstruction conjecturale de la situation.

Reconstruisant *a parte subjecti* la stratégie de raisonnement du primitif, nous ne sommes plus surpris de «l'étrangeté des croyances des sauvages» et nous n'attribuons plus «un caractère sauvage à ceux qui continuent à y croire»⁶⁴. Nous nous apercevons au contraire que «étant donné les connaissances que les hommes primitifs possédaient, et étant donné les symboles verbaux imparfaits que ceux-ci utilisaient pour communiquer et pour penser, les conclusions auxquelles ils parvenaient étaient, compte tenu du contexte, les plus rationnelles possibles»⁶⁵. Et ainsi «combien de superstitions, apparemment étranges, sont au contraire extrêmement naturelles, raisonnables dans un certain sens, rapportées à leur époque et à leur lieu»⁶⁶. Et ceci peut être prouvé à l'épreuve contre-factuelle puisque si nous-mêmes «nous ignorions les concepts de causalité physique, qui se sont développés seulement avec la lente organisation des expériences au cours de notre civilisation, (...) rien ne nous empêcherait de donner à ces faits la même interpré-

⁵⁹ *Op. cit.*, vol. I, p. 412.

⁶⁰ *Op. cit.*, vol. I, p. 97.

⁶¹ H. Spencer, *The Study of sociology*, cit., pp. 115-116.

⁶² H. Spencer, *Principles of Sociology*, cit., vol. I, p. 97.

⁶³ *Ibidem*.

⁶⁴ *Ibidem*.

⁶⁵ H. Spencer, *The Origin of Animal Worship*, in «The Fortnightly Review», Mai 1870, maintenant dans *ID., Essays: Political, Scientific and Speculative*, cit., vol. I, p. 309.

⁶⁶ H. Spencer, *The Study of Sociology*, cit., p. 116. En ayant recours à cette approche méthodologique il devient «évident - insiste Spencer - que l'idée que l'homme primitif a du rêve est naturelle, et même nécessaire. Ses notions nous semblent étranges parce que lorsque nous les étudions, nous utilisons sans nous en rendre compte les théories de l'esprit que la civilisation a lentement établi et inséré dans le langage et que nous, pendant le premier âge, nous absorbons à un tel point que nous la considérons à tort comme une notion originale»; H. Spencer, *Principles of Sociology*, cit., vol. I, p. 140.

tation que celle donnée par l'homme primitif. En regardant les faits à travers ses yeux, nous aboutirions inévitablement à la même croyance (...)»⁶⁷.

Le «postulat» qui caractérise le *principe de rationalité* sur lequel se base l'analyse circonstancielle de Spencer est valable, note-t-il, quelle que soit l'action ou la croyance, parce que «les lois des opérations intellectuelles sont les mêmes pour toute l'humanité»⁶⁸. Par conséquent, «la différence entre civile et sauvage réside dans le degré de complexité des facultés; dans l'étendue plus ou moins grande des connaissances accumulées et généralisées. En prenant en compte le fait que l'homme aborigène a une capacité de réflexion très peu développée et qu'il possède seulement une faible source d'idées recueillies dans un espace réduit et non liées à la mémoire qui s'étend dans le temps (...), nous verrons – note pertinemment Spencer – que ces histoires apparemment monstrueuses constituent la seule explication possible que celui-ci peut donner aux choses qui l'entourent. Mais même après avoir conclu qu'il est juste d'adopter ce point de vue, il n'est pas facile pour nous de regarder les choses du point de vue du sauvage afin de pouvoir retrouver exactement à travers l'ensemble des relations de la vie sociale, les effets de sa pensée sur sa conduite»⁶⁹.

5. – RATIONALITÉ DES CROYANCES ET «PRINCIPE DE CHARITÉ»

Avec cette approche épistémologique Spencer propose d'*expliquer rationnellement* les croyances des individus qui appartiennent à des contextes très éloignés (culturellement, géographiquement et temporellement) de l'observateur. Cette opération est possible seulement après avoir procédé à une reconstruction souvent difficile de la situation dans sa dimension sociologique et cognitive qui permet à son tour de reconstruire – *a parte subject* – les stratégies décisionnelles et donc les raisons qui conduisent l'individu à agir ou à croire.

Spencer finit donc pour proposer en termes explicites ce que les individualistes méthodologiques du Dix-Neuvième siècle ont appelé le *principe de rationalité*⁷⁰ et qui constitue un des piliers de la méthodologie individualiste. Tous les individus pour Spencer, les primitifs inclus, se comportent de façon *cohérente* par

⁶⁷ H. Spencer, *Principles of Sociology*, cit., vol. I, p. 110.

⁶⁸ H. Spencer, *The Study of Sociology*, cit., p. 116.

⁶⁹ *Ibidem*.

⁷⁰ Popper a appelé «principe de rationalité» ce «postulat méthodologique» indispensable à tout individualiste méthodologique pour lequel les individus 'agissent d'une façon adéquate ou appropriée, c'est-à-dire conformément à la situation envisagée» (K.R. Popper, *La rationalité et le statut du principe de rationalité*, dans E.M. Classen (ed.), *Les fondements philosophiques des systèmes économiques*, Paris, Payot, 1967, p. 144); Par conséquent, «quand nous parlons de comportement «rationnel» ou «irrationnel» nous voulons dire un comportement qui est ou qui n'est pas en harmonie avec la logique de la situation» (K.R. Popper, *The Open Society and Its Enemies*, London, Routledge, 1945, vol. II, p. 90). Ainsi le devoir du chercheur en sciences sociales est de reconstruire par conjectures la «situation problématique» de l'agent «comme il la voyait», pour ensuite pouvoir calculer «la déviation entre le comportement réel des personnes et le comportement modèle en se servant de ce dernier comme d'une sorte de point de référence» (K.R. Popper, *The Poverty of Historicism*, London, Routledge, 1963, p. 141).

rapport aux croyances qui font partie de leur bagage cognitif et en particulier par rapport à la représentation qu'ils ont de la situation dans laquelle ils se trouvent. Ainsi, si une telle attitude est universelle – Spencer soutient que « les lois de l'esprit sont identiques partout »⁷¹ –, alors il n'existe aucune différence entre les divers genres de croyances : celles-ci sont selon la philosophie évolutionniste de Spencer toutes rationnelles non *pas parce que* elles appartiennent à des stades divers de l'évolution mais *bien parce qu'*elles appartiennent à des moments différents d'un unique processus d'évolution.

En s'appuyant sur une méthodologie individualiste fondée sur le *principe de rationalité* et sur ce qui sera appelé plus tard *rationalité limitée* ou *rationalité situationnelle*⁷², Spencer répond à une question cruciale posée à tout chercheur en

⁷¹ H. Spencer, *Principy of Sociology*, cit., vol. I, p. 97.

⁷² Spencer écrira dans sa autobiographie : « il me fut manifeste que les hommes étaient rationnels dans un sens très limité ; que la conduite dérive des désirs pour la satisfaction desquels la raison seule sert comme guide ; et que l'action politique sera en moyenne déterminée par un équilibre de désirs » ; H. Spencer, *An Autobiography*, London, Williams and Norgate, 1904, vol. II, p. 366. Comme on le sait, ce fut Herbert Simon qui proposa une des versions les plus convaincantes de la *rationalité subjective*. L'économiste américain a critiqué durement le « modèle olympique » de la *rationalité objective* dont l'illustration la plus emblématique est représentée par la « théorie de l'utilité subjective attendue » et a proposé de lui substituer une conception de la rationalité plus facile à défendre sur le plan méthodologique, rationalité comprise comme une adaptation évolutive des agents à leur environnement, agents qui se comportent « comme s'ils avaient effectué de tels calculs justes et rationnels, calculs qui leur permettaient d'atteindre l'utilité maximale ou le maximum des profits » (p. 38). Étant donné la capacité limitée de la raison de chaque individu, le caractère *incertain* des situations dans lesquelles ils se trouvent et la complexité des calculs liés au choix, il est plus raisonnable de supposer suivant Simon, que les individus ont tendance à prendre des décisions « satisfaisantes », à aboutir à des solutions « suffisamment bonnes » plutôt qu'« optimales » (*op. cit.*, p. 75) ; cf H.A. Simon, *The Reason in Human Affairs*, Standfond, Standford University Press, 1983. Pour l'économiste américain « au sens large (la notion de) la rationalité décrit comme un type de comportement approprié afin de parvenir à certaine fin donnée, dans les limites imposées par certaines conditions et contraintes ». Ces dernières « peuvent être des caractéristiques objectives de l'environnement extérieur à l'organisme qui choisit ; elles peuvent être des caractéristiques perçues ou peuvent être des caractéristiques de l'organisme lui-même. Que celui-ci considère comme données ou qu'il estime ne pouvoir contrôler. La démarcation entre le premier cas et les deux suivants s'apparente parfois à la distinction entre *rationalité objective* d'une part et *rationalité subjective* ou *limitée*, d'autre part. » (vol. II, p. 45) H.A. Simon, *Model of Bounded Rationality*, Cambridge, MIT, Press, 1982. En substance, la rationalité subjective exprime le fait que l'acteur social sélectionne ses décisions sur la base d'un *stock* d'informations partiel et incomplet en raison de limitations qui dans certains cas sont *objectives* et dans d'autres sont davantage liées à la condition subjective de l'agent. La rationalité subjective de l'individu lui permet donc de simplifier la complexité des situations : bien que ses informations sont incomplètes et que par conséquent ses appréciations sont partielles, il doit *quoiqu'il en soit* agir. « La rationalité subjective – synthétise Boudon, pour lequel les positions de Simon ont constitué une référence incontournable – est le produit normal de la discordance entre la complexité des situations devant lesquelles le sujet fait face et le caractère limité de ses capacités cognitives. C'est pourquoi Simon parle indifféremment de 'rationalité subjective' et 'rationalité limitée' » : R. Boudon, *L'art de se persuader des idées douteuses, fragiles ou fausses*, Paris, Fayard, 1990, pp. 377-378. Cette notion de *rationalité limitée* de Simon est le *terminus a quo* de Boudon pour l'élaboration de la théorie de la *rationalité subjective* qu'il pose comme fondement de sa méthodologie individualiste ; voir sur ce thème en particulier R. Boudon, *Subjective Rationality and the Explanation of Social Behavior*, in D. Antiseri (ed.), *Teoria della Razionalità*, Borla, Roma, 1993, pp. 7 et ss. et Id., *Toward a Synthetic Theory of Rationality*, in « International Studies of Philosophy of Science », 1993, n. 1, pp. 6 et ss.

sciences sociales, en d'autres termes pourquoi un agent peut adhérer à une croyance magique ou à une superstition, ou encore à des idées fausses ou non fondées. En proposant une logique de l'explication authentiquement individualiste, Spencer soutient que nous pouvons expliquer les croyances des primitifs en ayant recours au « postulat »⁷³ d'après lequel ces derniers ont adapté au mieux leurs idées et leurs actions à la situation, ce qui suppose implicitement leur rationalité. Ceci ne peut être possible que si l'on tient compte de la différence de position et de la différence de connaissances qui séparent le chercheur en sciences sociales des primitifs. Ces derniers, d'après l'analyse de Spencer, ont de bonnes raisons de croire en ce qui est faux parce qu'ils ne possèdent pas certaines informations et certains principes euristiques considérés fondamentaux comme la causalité.

Spencer poursuit dans l'explication de ces croyances en mettant surtout en évidence les caractéristiques épistémologiques des argumentations des primitifs et en révélant ces principes implicites qui président toute argumentation et qui en délimitent l'espace de validité. Une fois reconstruit le contexte linguistique, logique et épistémologique dans lequel s'effectue ce que William Dray appellera le « calcul rationnel »⁷⁴ de l'individu, il a été permis au philosophe anglais de comprendre pourquoi on pouvait avoir de bonnes raisons de croire en ce qui est faux ou d'adhérer à des croyances douteuses ou mêmes infondées.

Par cette approche méthodologique, Spencer est facilement parvenu à la conclusion selon laquelle compte tenu des connaissances possédées par le primitif et les argumentations implicites auxquelles il fait appel d'une manière méta-consciente dans son raisonnement, et étant donné sa perception de la situation, n'importe quel observateur se serait comporté de la même façon. L'explication de l'action et de la croyance selon l'analyse de Spencer finit par se conclure par un *contrôle empathique*, dernier acte d'une procédure compréhensive en termes *wébériens*, basée sur une reconstruction de la situation à travers ses caractéristiques sociologiques et cognitives.

Cependant, cette opération ne peut avoir lieu en particulier dans les cas où il est difficile de réunir les informations sur la situation de l'agent. Dans ce cas seulement le chercheur en sciences sociales recourt à ses propres croyances comme termes de comparaison pour reconstruire ceux de l'acteur. « Pour interpréter les actions des autres êtres humains, écrit Spencer, nous sommes contraints de nous représenter leurs pensées et leurs sentiments suivant les nôtres »⁷⁵. Le chercheur doit « se servir de sa propre nature comme clef » en attribuant *de manière charitable* « aux autres des pensées et des sentiments similaires aux nôtres »⁷⁶ sur la base du postulat méthodologique selon lequel tous les individus agissent suivant un style de rationalité universel qui le pousse à agir ou à croire d'une façon *cohérente* par rapport aux situations dans lesquelles ils se trouvent.

Cette interprétation « anthropomorphique », bien qu'« indispensable » pour l'étude des phénomènes sociaux, se révèle souvent source d'erreur à cause de la

⁷³ H. Spencer, *The Origin of Animal Worship*, cit., p. 309.

⁷⁴ W. Dray, *Laws and Explanation in History*, Oxford, Oxford University Press, 1957, pp. 190ss

⁷⁵ H. Spencer, *The Study of Sociology*, cit., p. 114.

⁷⁶ *Op. cit.*, p. 388.

difficulté à combler les distances culturelles entre l'observé et l'observateur et donc celle de ce dernier à *tolérer* – c'est à dire à justifier de façon appropriée sur la base des données de la situation – *les différences acceptables* par rapport aux propres croyances et aux propres formes d'argumentations⁷⁷.

Centro di Metodologia delle Scienze Sociali
Libera Università Internazionale degli Studi Sociali
 «Guido Carli»
 Roma

⁷⁷ *Ibidem*. Cette insistance de Spencer sur la possibilité d'expliquer les croyances «des autres êtres humains» uniquement si on les considère «comparables» aux nôtres, contient *in nuce* l'idée centrale du «principe de charité» comme il a été formulé par W.V.O. Quine dans sa théorie de la *traduction radicale* et par D. Davidson avec une mention spéciale au *verstehen*, et qui a été utilisé ensuite par des individualistes méthodologues de formation *analytique* comme J. Elster et R. Nozick. Pour Quine, la traduction se base sur l'hypothèse suivante : «le linguiste suppose que les comportements et les modes de pensée de l'indigène sont similaires aux siens tout au moins jusqu'à preuve du contraire. Ainsi celui-là imposera son ontologie et ses modes linguistiques à l'indigène dans n'importe quelle situation dans la mesure où ils sont compatibles avec le langage et le comportement ultérieur de ce dernier à moins que une preuve contraire ne consente des simplifications substantielles». W.V.O. Quine, *Pursuit of the Truth*, Cambridge, Harvard University Press, 1992, pp. 48-49. On suppose donc qu'entre *celui qui parle* et *le traducteur* il y a des affinités et donc que le second devra globalement éviter d'attribuer au premier des idées et des croyances trop différentes des siennes. «Il est vrai (...) que plus les croyances d'un peuple apparaissent absurdes ou exotiques - écrit Quine - plus nous devons méfier des traductions». W.V.O. Quine, *Word and Object*, Cambridge, The MIT Press, 1960, p. 69. Ce qui signifie que le linguiste doit éviter d'attribuer à l'indigène les croyances les plus absurdes et irrationnelles et doit leur préférer au contraire «des traductions qu'(il) croit raisonnable ou en accord avec le mode de vie observé» W.V.O. Quine, *Pursuit of the Truth*, cit., p. 46. La formulation de ce même principe par Davidson qui fait explicitement référence à la rationalité de *l'observé* est encore plus plus intéressantes pour notre propos : «Un interprète - écrit Davidson - ne peut pas accepter de grandes déviations évidentes de ses propres *standards* de rationalité sans détruire le fondement même de l'intelligibilité sur lequel il base l'interprétation»; D. Davidson, *The Structure and the Content of Truth*, in «The Journal of Philosophy», 1990, n. 87, p. 320. Le *principe de charité* n'impose pas, tout au moins dans la formulation donnée par Quine, d'attribuer nécessairement à l'agent des croyances que l'observateur considère vraies. Ce principe, au contraire, propose le principe de la *maximisation de l'accord* comme un idéal de conduite qui a comme but d'optimiser la *plausibilité psychologique* des croyances en tenant compte de la situation dans laquelle se trouve l'agent. Des idées fausses, non fondées ou de toute façon très différentes de celles du traducteur ou du chercheur peuvent être *tolérées* seulement si *elles peuvent se justifier* par des contextes différents. Sur le *principe de charité*, cf, entre autres, P. Tagard, R.E. Nisbett, *Rationality and Charity* dans «Philosophy of Science», 1983, n. 50, pp. 251-269; C. Gauker, *The Principle of Charity*, «Synthese», 1986, n. 69, pp. 1-25; D. Henderson, *The Principle of Charity and the Problem of Irrationality*, «Synthese», 1987, n. 73, pp. 225-256. Id., *The Importance of Explanation in Quine's Principles of Charity in Translation*, dans «Philosophy of Social Science», 1988, n. 2, pp. 355-369, et A. Raignone, *Traduzione Radicale, Naturalismo e Principio di Carità in W.N. Quine*, «Epistemologia», 1995, n. 18, pp. 269-298; P. Engel, *Interprétation et mentalité pre-logique. Quine, Davidson et la charité bien ordonnée*, dans «Revue Philosophique», 1989, n. 4, pp. 543-558. A propos d'une possible utilisation du *principe de charité* dans l'analyse individualiste, cf E. Di Nuoscio, *Le Ragioni degli Individui*, Rubettino, Messina, 1996, pp. 146-151.

BIBLIOGRAPHIE

- ANTISERI, D., *Trattato di metodologia delle scienze sociali*, UTET Libreria, Turin, 1996
- BOUDON, R., BOURRICAUD, F., *Dictionnaire critique de sociologie*, Paris, PUF, 1986
- BOUDON, R., BOUVIER, A., CHAZEL, F., *Cognition et Sciences Sociales*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997
- BOUDON, R., *L'art de se persuader des idées douteuses, fragiles ou fausses*, Paris, Fayard, 1990
- BOUDON, R., *Toward a Synthetic Theory of Rationality*, «International Studies of Philosophy of Science», 1993, 1
- BOUDON, R., *Le Juste et le vrai*, Paris, Fayard, 1995
- DAVIDSON, D., *The Structure and the Content of Truth*, «The Journal of Philosophy», 1990, 87
- DEMEULENAERE, P. *Homo oeconomicus. Enquête sur la constitution d'un paradigme*, Paris, Presses Universitaires de France, 1996
- DI NUOSCIO, E., *Le ragioni degli individui. L'individualismo metodologico di Raymond Boudon*, Messina, Rubbettino, 1996
- DRAY, W., *Laws and Explanations in History*, Oxford, Oxford University Press, 1957
- ENGEL, P., *Interprétation et mentalité pre-logique. Quine, Davidson et la charité bien ordonnée*, in «Revue Philosophique», 1989, 4
- GAUKER, C., *The Principle of Charity*, «Synthese», 1986, 89
- HENDERSON, D., *The Principle of Charity and the Problem of Irrationality*, «Synthese», 1987, 73
- ID., *The Importance of Explanation in Quine's Principle of Charity in Translation*, «Philosophy of Social Sciences», 1988, 2
- PARETO, V., *Trattato di sociologia generale*, Milan, ed. di Comunità, 2 voll., 1964
- PARSONS, T., *The Structure of Social Action* (1937), New York, The Free Press of Glencoe, 1964
- POPPER, K.R., *The Open Society and Its Enemies*, London, Routledge, 2 voll., 1945
- POPPER, K.R., *The Poverty of Historicism* (1957), London, Routledge, 1963
- POPPER, K.R., *La rationalité et le statut du principe de rationalité*, E.M. Classen, (ed.), *Les fondements philosophiques des systèmes économiques*, Paris, Payot, 1967
- QUINE, W.V.O., *Word and Object*, Cambridge, The MIT Press, 1960
- QUINE, W.V.O., *Pursuit of Truth*, Cambridge, Harvard University Press, 1992
- RAINONE, A., *Traduzione radicale, naturalismo e principio di carità in W.V.O. Quine*, «Epistemologia», 1995, 18
- SIMON, H.A., *The Reason in Human Affairs*, Stanford, Stanford University Press, 1983
- SPENCER, H., *Principles of Psychology*, London, Longman, 1855, réédité par Routledge/Thoemmes Press, London, 1996
- SPENCER, H., *Essays: Scientific, Political and Speculative*, London, Williams and Norgate, 3 voll., 1891, réédité par Routledge/Thoemmes Press, London, 1996
- SPENCER, H., *The Study of Sociology*, London, Library Edition, 1880, réédité par Routledge/Thoemmes Press, London, 1996
- SPENCER, H., *Principles of Sociology*, London, Williams and Norgate, 3 voll., 1893
- SPENCER, H., *Principles of Ethics*, London, Williams and Norgate, 2 voll., 1881-1893
- SPENCER, H., *An Autobiography*, London, Williams and Norgate, 2 voll., 1904
- TAGARD, P., NISBETT, R.E., *Rationality and Charity*, «Philosophy of Science», 1983, 50.